

www.e-rara.ch

Leila dans la maison paternelle

Tytler, Ann Fraser

Lausanne, 1853

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: ACH TYTL A 1853

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-12482>

Chapitre IV.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE IV.



Quand Leila entra dans la chambre d'étude, elle trouva Sélina absorbée dans une lecture et Mathilde debout devant la fenêtre, promenant ses regards autour d'elle d'un air soucieux et mécontent.

— Eh bien, lui dit celle-ci, nous avons des nouvelles à t'apprendre, cousine Leila, mais elles ne sont pas trop bonnes, en vérité. Nous n'entendrons plus autre chose tout le long du jour que : « Levez la tête, Miss Leila... Pourquoi marchez-vous si gauchement, Miss Mathilde? Que vous êtes difficile à conduire! si seulement vous suiviez l'exemple de votre sœur aînée!... vous ne pensez qu'à des espiègeries... je serai forcée de faire des plaintes de vous à M^{me} Stanley. » Tu n'as pas besoin de secouer la tête, Sélina, ni de prendre cet

air grave ; Leila sera bien assez sérieuse quand elle saura la vérité. Oui, Leila, je n'avais deviné que trop juste, nous allons avoir une institutrice ; ainsi plus de beaux jours pour nous ! l'ennui, toujours l'ennui !

Au commencement de cette tirade, Leila pouvait à peine s'empêcher de rire ; mais elle tâcha de se contenir et garda le silence.

— Mathilde ! dit alors Sélina, comment peux-tu parler ainsi après tout ce que maman vient de nous dire ? et tu paraissais toi-même l'avoir si bien compris.

— Oui, je sais que j'ai tort ; pendant que maman nous parlait, j'avais bien l'intention d'essayer de plaire à cette dame Roberts ou plutôt à maman, car il n'y a personne au monde à qui je désire autant faire plaisir qu'à maman. Mais, Leila, tu semblais avoir quelque chose d'agréable à nous dire quand tu es entrée ; si cela est, dis-le nous vite, je t'en prie, nous avons besoin de bonnes nouvelles aujourd'hui.

Leila n'eut pas plutôt communiqué à ses cousines le joli projet d'une visite à Woodlands, que toute trace de chagrin disparut du visage de Ma-

thilde ; dans son ravissement, elle courut à Sélina, lui arracha le livre des mains et, jetant ses bras autour de son cou :

— Plus de lecture pour aujourd'hui, s'il vous plaît, Mademoiselle Raison ! s'écria-t-elle ; voici ce que j'appelle un véritable jour de congé... que nous allons être heureuses ! C'est toujours l'oncle Howard qui fait les plans les plus délicieux ; comment t'y prends-tu, Leila, pour lui faire faire de si jolies choses ?

— Je n'y suis pour rien, répondit Leila ; mais il pense toujours à ce qui peut faire plaisir à moi et aux autres. Il m'a beaucoup parlé de notre institutrice et je suis très-contente à présent ; je vous en parlerai en chemin, car nous allons à pied et nous ferons bien de nous dépêcher, afin que papa, mon oncle et ma tante n'arrivent pas trop longtemps avant nous.

La promenade fut délicieuse. Le ciel était transparent et bleu, le soleil brillait dans tout son éclat, et les teintes riches et variées de l'automne, qui nuançaient les forêts, ajoutaient encore à la beauté de cette scène. Ici et là, un arbre solitaire, déjà dépouillé de ses feuilles, aurait fait pressentir

l'approche des frimas à des esprits plus contemplatifs ; mais il n'y avait point de place pour l'hiver dans le cœur de nos jeunes amis, tout y était fraîcheur et gaité ; les feuilles mortes elles-mêmes n'apportaient à leur esprit aucun sentiment de regret, aucune pensée douloureuse.

La distance leur parut si courte, qu'ils ne pouvaient croire qu'elle fût réellement de deux milles, quoique Mathilde et Alfred eussent fait de leur mieux pour l'allonger en courant sur une petite élévation de terrain qui bordait la route, montant et redescendant sans cesse et assurant les autres que c'était le moyen d'aller beaucoup plus vite. Mais Leila aimait encore mieux marcher tranquillement à côté de Sélina ; l'avoir toute pour elle était un plaisir qu'elle appréciait vivement. Elle lui raconta ce que son papa lui avait dit de M^{me} Roberts, et ensemble elles prirent la bonne résolution de faciliter la tâche de leur institutrice autant qu'il leur serait possible et de lui rendre sa position agréable. Quand elles se trouvèrent en face d'une jolie maisonnette, située au milieu d'un jardin, Leila s'arrêta.

— Regarde, Sélina, dit-elle, ne serait-ce point

Woodlands? je crois que nous ferions bien de nous en informer.

Un paysan passait justement sur la route, marchant à grands pas. Leila courut à lui.

— Auriez-vous la bonté, dit-elle, de vous arrêter un instant, si vous n'êtes pas très-pressé, et de nous dire si c'est là Woodlands?

L'homme se retourna et la regarda avec étonnement.

— Il faut, dit-il, que vous soyez bien étrangère dans ce pays, ma jeune demoiselle, pour avoir pu croire que c'était là Woodlands. Ce serait une charge bien modeste, en vérité, que celle d'ouvrir les portes du parc aux bonnes gens qui demeurent ici; non que je veuille manquer de respect à cette honnête famille; mais Woodlands est une des principales maisons de la contrée. Voyez-vous là haut sur la colline cette grande et belle maison, avec cette large terrasse et ces gradins qui descendent jusqu'à la rivière, et puis ces magnifiques forêts à droite et à gauche qui garantissent de l'ardeur du soleil en été et de la rigueur des vents pendant l'hiver? eh bien! c'est là Woodlands. On ne peut pas visiter tous les jours cette propriété; mais

comme vous semblez être de charmantes jeunes demoiselles, si vous avez envie de la voir, je vous en ouvrirai les portes avec plaisir, ce que je ne ferais pas pour tout le monde.

— Est-ce que les portes en sont toujours fermées? demanda timidement Leila, papa nous avait dit d'y aller.

— Non, non, ma jeune demoiselle, il n'y a ni papa, ni maman qui puissent donner une pareille permission. Tant que je vivrai, le public ne s'introduira pas à Woodlands; mais que cela ne vous afflige pas! continua-t-il avec plus de douceur, en voyant l'air confus et effrayé de la pauvre Leila; que cela ne vous afflige pas, je vous montrerai néanmoins le tout. Mais, ajouta-t-il en soupirant, Woodlands vient de passer à un nouveau maître, un M. Howard, qui arrive des Indes, à ce que l'on dit. Dieu veuille que ce soit un bon maître! on rapporte de singulières histoires sur son compte. C'est moi qui ai montré la maison et le domaine aux deux messieurs chargés de conclure l'affaire en son nom, et je les ai entendus parler d'un séjour qu'il aurait fait dans une île déserte, comme une espèce de Robinson Crusoë. Je n'ai pas très-

bien compris cette histoire ; mais si nous devons avoir un maître qui revienne d'une île déserte , j'espère qu'il aura, outre son Vendredi, beaucoup de gens à son service , car sans cela Woodlands serait bientôt terriblement changé!

— Papa n'avait point de Vendredi avec lui dans l'île, répondit doucement Leila, et nous n'y vivons plus à présent. Nous sommes rentrés dans le monde au mois de mai dernier, et notre domestique s'appelle John ; dans l'île nous n'avions que ma bonne, la voilà justement qui s'avance, c'est elle qui gouvernera la maison de papa à Woodlands.

A ces mots le paysan pâlit, il ôta son chapeau et demeura immobile devant Leila.

— La fille de mon maître ! serait-il bien possible ? dit-il avec embarras.

Mathilde, qui les avait rejoints depuis un moment et avait gardé jusqu'alors un silence extraordinaire, ne put se contenir plus longtemps.

— Vous pouvez bien être étonné, lui dit-elle, car vous venez de faire là une jolie méprise. Oui, en vérité, c'est à M^{lle} Howard que vous avez parlé, à la jeune maîtresse de Woodlands. A présent, voulez-vous nous ouvrir les portes ?

— Ne lui parle pas ainsi, je t'en prie, dit Leila à sa cousine; ne vois-tu pas comme il a l'air confus?

Puis, se tournant vers le pauvre homme qui restait debout devant elle et la tête découverte :

— Mettez votre chapeau, lui dit-elle gracieusement; le soleil est si ardent qu'il pourrait vous faire mal aux yeux, et n'ayez aucun regret de ce que vous avez dit. Vous êtes sans doute chargé de la surveillance de Woodlands et vous avez bien raison d'en prendre soin; c'était aussi ce que faisait la bonne, elle avait soin de tout quand nous étions dans l'île; seulement nous n'avions point là de portes à fermer.

En quelques minutes ils eurent atteint la loge du portier, jolie maisonnette couverte de chaume et tapissée de roses du Bengale et de chèvre-feuille. Leila pensa tout de suite quelle délicieuse habitation ce serait pour Peggy Dobie, mais elle n'en dit rien à personne. Les portes étaient déjà ouvertes comme pour les inviter à entrer; une jeune femme proprement vêtue et d'une physionomie agréable se tenait sur le seuil du cottage pour les recevoir.

— Bill! Bill! s'écria-t-elle, tu as été loin bien

longtemps aujourd'hui, toi qui t'absentes si rarement, et pendant ce temps, une belle dame et un monsieur sont arrivés en voiture avec le nouveau maître lui-même, qui est très-honnête et a l'air tout à fait bon.

Mais les enfants étaient trop pressés pour en écouter davantage; sitôt qu'ils eurent franchi les portes, ils coururent en avant. Les détours de l'avenue, calculés de manière à faire voir les plus beaux arbres de la propriété, étaient trop longs au gré de leur impatience, et ce fut tout hors d'haleine qu'ils atteignirent enfin la maison. M. Howard, qui les avait vus de loin, était descendu pour les recevoir.

— Soyez tous les bienvenus, dit-il, et prenant Leila dans ses bras, il la baisa à plusieurs reprises; sois la bienvenue dans ta future demeure, ma Leila; puisse-t-elle être une heureuse habitation pour toi, ma bien-aimée!

Au premier moment, Leila se sentait embarrassée, la salle d'entrée déjà lui paraissait d'une grandeur prodigieuse. Les fenêtres du salon, pièce plus vaste encore, ouvraient sur un balcon tout décoré de plantes grimpantes et rempli de fleurs en vases,

grenadiers, œillets de Hollande, etc. Un large escalier de pierre, avec des balustrades à droite et à gauche, conduisait du balcon à la terrasse ; plus bas un tapis de gazon, coupé de temps en temps par des plates-bandes de fleurs, descendait jusqu'à la rivière sillonnée d'une quantité de petits bateaux. Les enfants exprimaient à l'envi leur admiration ; jamais ils n'avaient rien vu de si beau ; mais Leila, tout en admirant aussi, semblait encore plus étonnée que satisfaite.

— C'est très-beau, disait-elle, très-beau ; mais comment serai-je jamais capable de diriger une maison telle que celle-ci ?

— Tranquillise-toi , lui dit Sélina, c'est seulement quand tu seras grande que tu auras à la diriger ; en attendant ton papa se chargera de tout et maman lui aidera.

La figure de Leila s'éclaircit un instant, mais ensuite regardant de nouveau autour d'elle :

— Que ce salon est immense ! dit-elle.

Le titre de maîtresse de Woodlands, que venait de lui donner Mathilde, était la seule cause du trouble de Leila, elle se sentait écrasée sous le poids de sa responsabilité. Quoiqu'elle pût paraître,

à première vue, encore bien enfant et presque au dessous de son âge pour beaucoup de choses, elle sentait vivement et réfléchissait beaucoup, ce qu'on pouvait remarquer à la mobilité de sa figure expressive et aux inflexions variées de sa voix. M. Howard la comprit.

— Nous prendrons soin de tout pour toi, ma chère enfant, lui dit-il, ainsi ne t'inquiète pas. Cette chambre ne paraîtra plus aussi grande quand elle sera meublée ; nous y mettrons des sofas, des chaises, des tables grandes et petites et beaucoup d'autres jolies choses. D'ailleurs, je t'assure qu'elle ne sera pas trop grande si nous réussissons, comme je l'espère, à réunir chez nous tous nos bons amis pour les fêtes de Noël : ton oncle, ta tante et tes cousins et cousines, M. et M^{me} Herbert avec Mina, et peut-être les Selby et Louisa ?

Depuis le moment où Leila était entrée dans la maison, elle s'était efforcée de se contenir et de trouver autour d'elle des sujets d'encouragement ; mais aucun ne pouvait être plus efficace que la perspective des fêtes de Noël passées au milieu de tant de bons amis ; elle l'accueillit avec transport, et quand M. Howard l'introduisit dans la salle à man-

ger, qui était petite et conduisait dans une magnifique serre, son enchantement fut complet.

— Mes oiseaux, mes oiseaux, s'écria-t-elle, mes tourterelles, mes perroquets, comme ils seront heureux ici ! Ils trouveront cet endroit encore plus beau que leur salon de verdure.

Le ciel de Leila avait repris son éclat et sa sérénité ; c'était pour elle un de ces moments de bonheur sans mélange, tel qu'on n'en éprouve que dans les premières années de la vie, alors que ni les souvenirs du passé, ni les vagues appréhensions de l'avenir n'en ternissent encore la pureté.

Les enfants rentrèrent à Richmond dans une grande agitation ; Leila ne pensait plus qu'à la superbe serre et à la joie qu'en éprouveraient ses oiseaux, et Mathilde était tellement excitée qu'elle ne pouvait laisser personne en repos.

— Venez, dit-elle, nous allons jouer une comédie ; et, s'élançant dans le corridor, elle saisit le chapeau de son papa, le met sur sa tête, jette par dessus sa robe un fourreau de toile à Alfred pour imiter une blouse, et rentre dans la chambre. A présent, dit-elle, je veux être Bill ; toi, cousine Leila, tu causeras gravement avec Sélina et tu la

consulteras sur la manière de commander les dîners à Woolands, au moment où je vous aborderai; pour toi, Alfred, tu seras spectateur et tu frapperas des mains en criant très-fort.

Cela dit, la scène commence. Mathilde imitait si parfaitement les manières de Bill et jusqu'au son de sa voix, que Sélina et Leila ne pouvaient s'empêcher de rire aux éclats, surtout quand elle se tenait debout devant Leila, son chapeau à la main d'un air consterné et sans prononcer une parole. Le petit Alfred s'en amusait aussi beaucoup et frappait des mains en criant sans cesse : Encore, encore ! Mathilde recommença plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle-même finit par en être fatiguée.

— A présent, dit-elle, nous avons assez de ce jeu; jouons plutôt aux grandes demoiselles; nous serons des personnes raisonnables, assises paisiblement à leur ouvrage; c'est une proposition qui doit te convenir, Sélina, qu'en dis-tu? Vous allez voir que je serai retournée comme un gant, et pour commencer, je vais remettre ce chapeau à sa place et plier si soigneusement ce fourreau chiffonné, que la bonne pensera qu'il sort de l'armoire. C'est fait; à présent, vous voilà à l'ouvrage; je

prends le mien et nous allons, tout en travaillant, converser sur notre vie future.

— Oui, dit Leila, ce sera un sujet très-intéressant.

— Je ne sais pas, répliqua Mathilde : tu oublies l'institutrice : elle doit arriver très-prochainement, si elle peut venir. Maman lui a écrit ce matin ; c'est moi qui tenais la bougie pendant qu'elle cachetait la lettre et j'avais bonne envie de la brûler, je t'assure.

— Je n'aime pas à t'entendre parler ainsi, Mathilde, dit Sélina ; pourquoi serions-nous moins heureuses quand nous aurons une institutrice pour soulager maman ? tu sais qu'elle n'est pas très-forte et qu'elle ne peut pas nous diriger toujours elle-même.

— Tu devrais dire me diriger, Sélina ; mais comment ma vie pourrait-elle être heureuse quand je serai grondée à chaque instant ?

— Il ne dépend que de toi d'être très-heureuse avec M^{me} Roberts, elle ne te reprendra que si tu le mérites, et tu ne voudrais sûrement pas conserver toujours tes défauts. Tu ne peux être vraiment heureuse que si tu deviens meilleure, car tu as une conscience, Mathilde, et quand

tu fais le mal, tu en es toujours fâchée ensuite.

— C'est vrai, dit Mathilde, tu me connais parfaitement ; mais je suis si souvent méchante et, par conséquent, si souvent triste, qu'après tout il n'y a pas grand bonheur dans ma vie, même sans institutrice ! Eh bien ! nous verrons si elle pourra me changer.

— Elle ne peut pas te changer, Mathilde, elle ne peut que t'enseigner ce qui est bien ; il n'est pas non plu sen ton pouvoir d'opérer toi-même ce changement. Mais tu dois demander à Dieu de mettre son Esprit dans ton cœur et de te donner une sincère repentance de tes fautes, ainsi qu'un véritable désir de faire ce qui lui est agréable.

— Mais j'ai bien ce désir, je t'assure, dit Mathilde ; j'aimerais beaucoup être aussi bonne que toi.

— Ne répète plus cela, dit Sélina, car je ne suis pas bonne.

— Oh ! pour le coup, si tu n'es pas bonne et si tu prétends que je devienne meilleure que toi, la partie est perdue et je n'ai pas même besoin d'essayer.

— Ne parle donc pas ainsi, chère Mathilde, je

t'en prie, tu ne saurais croire toutes les méchancetés auxquelles je pense et que je suis quelquefois sur le point de faire ; mais rappelle-toi quelle leçon j'ai reçue et quelle délivrance aussi ! Avant que je fusse résignée à être toujours muette, je demandais souvent à Dieu d'ouvrir mes lèvres, et je lui promettais de me consacrer à lui et de faire tous mes efforts pour le glorifier par ma vie entière ; souvent aussi, en lisant dans la Bible comment Jésus ouvrait les yeux des aveugles et faisait parler les muets, j'étais si triste qu'à peine je pouvais supporter mon chagrin. Pourquoi n'ai-je pas vécu dans ce temps ? disais-je en moi-même. Peut-être que si j'avais pu m'adresser directement au Seigneur et qu'il eût vu ma tristesse, il m'aurait exaucée ! Mais c'était une pensée coupable, un péché.

— Pourquoi était-ce un péché ? demanda Mathilde.

— Parce que c'était douter de la sagesse de Celui qui connaît mieux que moi ce qui me convient ; c'était douter aussi de sa puissance, car il entend nos prières dans le ciel et il voit toutes nos peines ; les miracles qu'il accomplissait pendant

son séjour sur la terre, ne sont pas plus grands que ceux qui se passent tous les jours sous nos yeux. Le retour régulier du printemps, la résurrection de la terre aride et morte qui se pare de verdure et de fleurs, n'est-ce pas là un miracle de sa puissance ? et le miracle même que je sollicitais... ce miracle opéré en un instant... mes lèvres ouvertes ! C'est depuis lors que j'ai pris la résolution...

Elle rougit et se tut.

— Quelle résolution ? demanda vivement Mathilde.

— La résolution de penser à Dieu beaucoup plus que je ne le faisais auparavant, et de passer tous les jours quelques instants dans la solitude ; non plus pour lui demander de nouvelles bénédictions temporelles, mais pour lui rendre grâces de m'avoir accordé beaucoup plus que je ne mérite.

— C'est donc pour cela, dit Mathilde, que tu t'enfermes tous les matins un moment dans ta chambre. Je ne pouvais comprendre ce que tu y faisais ; une fois j'eus l'idée de regarder par le trou de la serrure et je m'avançai sur la pointe des pieds, mais je me souvins de ce que nous avait dit maman, que c'était une habitude laide et basse, et

je m'arrêtais. Tu fais encore une autre chose que tu ne faisais pas autrefois ; quand tu as lu ta Bible le matin, tu tournes et retournes les pages, comme si tu cherchais quelque chose. Que peux-tu faire alors ? car certainement tu ne lis pas.

— Je cherche des passages. J'en apprend tous les jours deux et je tâche que l'un soit comme la réponse de l'autre ; cela m'aide à penser à de bonnes choses pendant la journée.

— Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ? dit Mathilde d'un ton de reproche ; j'aurais pu aussi apprendre des passages, et cela m'aurait peut-être rendue meilleure. Pourquoi ne m'en as-tu rien dit ?

— J'ai eu tort, dit Sélina en rougissant, mais j'ai toujours peur de parler de ces choses ; c'est peut-être une fausse honte.

— Tu aurais certainement pu en parler à Mathilde ou à moi, dit Leila, car papa m'a souvent répété que, entre amis, c'est un excellent sujet d'entretien, mais qu'en société je ne dois pas parler de mes sentiments comme je le faisais dans l'île et comme je puis encore le faire avec quelques personnes. J'aime beaucoup ton idée de choisir cha-

que matin des passages pour y penser pendant la journée et je veux le faire aussi. Quel passage as-tu choisi pour aujourd'hui ?

— « Enseigne-moi à faire ta volonté, car tu es mon Dieu ; que ton bon esprit me conduise dans le droit chemin. »

— Et quelle réponse as-tu trouvée ? demanda Leila.

— « Je te rendrai intelligent, je t'enseignerai le chemin par lequel tu dois marcher et mon œil te guidera. »

— Quelle excellente réponse ! dit Leila, j'ai appris beaucoup de passages dans l'île, où la Bible était mon seul livre, mais je n'avais jamais pensé à chercher ainsi des demandes et des réponses.

— Je ne sais pas la Bible par cœur comme Leila, dit Mathilde les larmes aux yeux, mais tu me chercheras des passages qui me conviennent, n'est-ce pas, Sélina ? et je les apprendrai.

En disant ces mots, elle se leva et quitta la chambre. Sélina la suivit.

Que je suis donc heureuse, se dit Leila quand

elle fut seule. Une délicieuse habitation et tant de personnes à aimer ! Alors joignant les mains, elle tourna ses regards vers le ciel, et sortit bientôt après pour chercher son père.

